



FESTIVAL DE CANNES

CAMÉRA D'OR



LES MÉDUSES un film de **ETGAR KERET & SHIRA GEFFEN**

LES FILMS DU POISSON &
LAMA FILMS présentent



FESTIVAL DE CANNES
CAMÉRA D'OR

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE - CANNES 2007
PRIX SACD - PRIX DE LA (TOUTE) JEUNE CRITIQUE

LES MÉDUSES

un film de Etgar Keret & Shira Geffen

AVEC SARAH ADLER, NIKOL LEIDMAN, GERA SANDLER
NOA KNOLLER, MA-NENITA DE LATORRE, ZAHARIRA HARIFAI

Durée : 1h18

SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2007

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

PRESSE

Annie Maurette

T. 01 43 71 55 52

F. 01 43 71 64 24

annie.maurette@orange.fr

PYRAMIDE
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George

75008 PARIS

T. 01 42 96 01 01

F. 01 40 20 02 21

SYNOPSIS

Le jour de son mariage, Keren se casse la jambe et doit renoncer à sa lune de miel aux Caraïbes... Une mystérieuse petite fille sortie de la mer change la vie de Batya, la jeune femme qui la recueille et qu'elle suit comme son ombre...

Joy, une employée de maison en exil va, sans le vouloir, renouer les liens entre une vieille femme sévère et sa fille... Bouteilles jetées à la mer, fragments d'humanités qui flirtent avec l'absurde... Dans un joyeux désordre chacun cherche sa place, l'amour, l'oubli ou sa mémoire, car telle est la vie à Tel-Aviv...

NOTE D'INTENTION

Couple d'artistes israéliens, nous avons vécu la majorité de notre vie à Tel-Aviv. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons choisi la mer comme personnage principal de notre premier film.

Dans cette réalité israélienne si dense, imprégnée de violence, de suspicion et d'idéologies extrémistes, la mer sert d'abri, de secours et de réconfort.

Territoire autonome, la mer serait le seul lieu où l'homme est considéré comme un homme, et non pas comme un être vague se résumant à sa carte d'identité ou à son statut social.

Dans ce film composé de plusieurs histoires, la mer est l'élément fédérateur, comme une subconscience collective, un lieu où nos personnages peuvent se confronter à eux-mêmes.

Les trois trames narratives du film fonctionnent ainsi comme les différentes facettes d'un même état d'âme. Un état existentiel fait de solitude et du désir inassouvi de communication et d'échange affectif. Nos héros ont besoin d'un intermédiaire pour exprimer et transmettre leurs sentiments. Malka embrasse Joy, l'employée étrangère, pour toucher sa propre fille Galia. Michaël découvre les désirs et les angoisses de Keren, sa jeune épouse, grâce à la lettre de suicide découverte auprès d'une inconnue, rencontrée dans un hôtel. Et Batya réussit à renouer avec son passé à travers une petite fille perdue trouvée sur la plage.

Même si l'histoire se déroule dans un lieu précis, la ville de Tel-Aviv n'est pas le Tel-Aviv connu. Grâce à un filmage particulier et à un cadrage très défini, nous avons souhaité recréer une réalité décalée de la ville telle qu'elle est montrée dans la plupart des films israéliens.

Comme un bateau enfermé dans une bouteille, le film tente de prendre cette ville connue à bien des égards et de l'installer dans une atmosphère différente, afin de créer une nouvelle réalité émotionnelle.

Les héros du film ont l'illusion de choisir leur propre chemin. Ils se déplacent, tels des méduses, sans pouvoir contrôler leur vie. Les courants souterrains qui les poussent viennent du passé, d'expériences traumatiques ou de stéréotypes. A la fin du film certains personnages réussiront à les vaincre. Ils seront alors arrivés au bord de la plage, face à la mer. Et pour un instant ils pourront se tenir debout, dans un endroit clair et vrai. Et espérer.

RENCONTRE avec Etgar Keret & Shira Geffen

Comment est né le projet du film *Les Méduses* ?

SG : A l'origine, il s'agit d'un souvenir d'enfance qui m'a profondément marqué et qui m'a d'ailleurs inspiré une nouvelle que je n'ai jamais publiée. Quand j'étais petite, je me souviens d'un jour où mes parents m'ont emmenée à la plage : ils m'ont mis une bouée et ont commencé à se disputer très violemment. Aujourd'hui, je garde de ce moment un sentiment d'instabilité, de flottement, voire de déséquilibre.

EK : C'est pour ça que tous les personnages du film se sentent oubliés par quelqu'un et que, d'une certaine manière, ils attendent qu'on vienne les chercher...

Vous êtes tous les deux écrivains, qu'est ce qui vous a donné envie de réaliser le film vous-mêmes ?

Au départ ce n'est pas ce que nous avons prévu, mais nous nous sommes vite rendu compte que la plupart des metteurs en scène à qui nous avons fait lire le scénario n'arrivaient pas vraiment à le cerner. Pour qu'il corresponde à notre représentation visuelle, nous devions le réaliser ensemble.

Comment êtes-vous passés de la littérature au cinéma ?

EK : J'avais déjà tourné un court métrage, *Skin Deep* (1996), qui a remporté l'Oscar israélien et plusieurs prix dans des festivals internationaux. J'ai également écrit des

scénarios, à la fois pour la télévision israélienne et pour le cinéma. Mais c'est surtout mon expérience de la bande dessinée qui m'a aidé pour le tournage et le cadrage. Quant à Shira, elle avait déjà une bonne connaissance de la mise en scène grâce au théâtre.

Que représentait la réalisation de ce film pour vous ?

EK : Ce projet était doublement important pour moi. Tout d'abord, c'est la première fois que j'avais l'opportunité de m'exprimer sans passer par l'écrit, puisque c'est Shira qui est l'auteur du scénario. J'ai du réfléchir en termes de cadrage, d'éclairage et d'interprétation. *Les Méduses* m'a donné l'occasion de collaborer avec ma compagne. C'était d'autant plus fort que Shira était enceinte de huit mois au moment du tournage et que le film est né – dans la salle de montage ! – presque en même temps que notre enfant. Je me souviens que Shira s'occupait de notre fils, pendant que je m'occupais de notre autre « bébé », on avait l'impression d'élever des jumeaux !

Quels sont vos « univers » ? Vos références ?

EK : C'est très éclectique. J'aime beaucoup Kafka, Isaac Babel et Bashevis Singer, Vonnegut, des auteurs de bandes dessinées comme Will Eisner et Chris Ware, ou encore des cinéastes tels que les frères Coen et Terry Gilliam et beaucoup d'autres encore ! Nous aimons beaucoup aussi l'univers d'Aki Kaurismäki.

SG : Je suis très réceptive à Tchekhov, Ionesco, Beckett ou Nabokov, Pina Baush. J'aime les films de David Lynch, Roman Polanski, Charles Chaplin...

Au moment du tournage, vous vous êtes répartis les rôles ?

SG : Pas vraiment. Nous faisons presque tout ensemble, du tournage à la direction d'acteur. Mais nous avons des modes de fonctionnement très différents, nous sommes le plus souvent complémentaires.

EK : Shira a une âme de poète, tandis que je fonctionne davantage comme un auteur de prose. Shira se concentre essentiellement sur l'enjeu dramatique d'une scène donnée, alors que je m'intéresse plutôt à la psychologie des personnages.

La mer tient un rôle important dans votre film

EK : A Tel-Aviv, il existe une tension très forte entre la ville et la mer qui me fait penser à l'opposition entre rationalité et subconscient : malgré tous nos efforts pour faire triompher la raison – incarnée par la civilisation urbaine – l'irrationnel l'emporte. Lorsque l'appartement de Batya se retrouve inondé, c'est comme si la mer prenait sa revanche sur la ville... La mer est une zone de neutralité qui efface les différences. Débarrassés de leurs vêtements, les soldats israéliens et les palestiniens se retrouvent à égalité ! C'est pour cela que j'aime la plage.

Les personnages les plus proches sont ceux qui ont le plus de mal à communiquer.

SG : Dans chacune des intrigues, les gens ont besoin d'un personnage extérieur pour rétablir des liens avec leur entourage immédiat : Batya passe par la petite

filles pour se réconcilier avec son passé et sa mère, le couple qui part en voyage de noces a besoin de la femme écrivain pour mieux se comprendre, l'employée d'origine philippine incarne la passerelle entre une mère difficile et sa fille comédienne.

EK : Ces personnages de « médiateurs » permettent aux protagonistes d'évoluer : ces derniers cessent d'être des « méduses » se laissant porter par l'existence pour prendre leur vie en main et assumer leurs responsabilités. Les médiateurs les poussent à sortir de leur inertie et à révéler leur véritable identité.

Dans chaque histoire la mort, qu'elle soit réelle ou métaphorique, joue un rôle.

SG : Absolument. La petite fille disparaît, engloutie par la mer. La femme écrivain se suicide. Et Galia, qui joue Ophélie dans Hamlet, « meurt » sur scène...

EK : Oui mais, leur disparition n'est pas synonyme de deuil et de tristesse. Elle est, au contraire, libératrice car elle permet aux personnages de s'épanouir et de s'ouvrir à d'autres horizons.

On navigue constamment entre le drame et la comédie...

EK : Nous souhaitions prendre le spectateur par surprise et le laisser totalement libre de s'approprier le film comme il l'entend. Nous ne voulions pas susciter de réactions prévisibles en fonction de telle ou

telle situation. Par exemple, on peut être désarçonné par la scène de l'accident de Batya et ne pas savoir si on a envie d'en rire ou d'en pleurer... Car la vie est ainsi faite et n'a rien à voir avec le cinéma de genre où les émotions du spectateur sont régies par des codes. C'est cette instabilité – ce refus d'enfermer le public dans un registre émotionnel donné – qui donne au film son unité tragi-comique

SG : À chaque projection, il y a des réactions différentes, une scène qui fait rire un jour peut bouleverser le lendemain ! On ne sait jamais vraiment s'il s'agit de pure comédie : on se surprend à rire sans savoir si la scène était censée être drôle...

EK : L'humour est comme un anesthésiant qu'on injecte à un patient avant de le faire souffrir !

La petite fille pourrait n'être qu'une apparition, née de l'imagination de Batya...

EK : Quand nous écrivions le scénario, on nous faisait souvent remarquer qu'il fallait clarifier le statut de ce personnage : est-elle un fantasme de Batya ou une fillette réellement à la recherche de ses parents ? Nous avons refusé de trancher. Par exemple, pour la scène sous l'eau, nous ne voulions pas d'un traitement réaliste : le spectateur se demande alors s'il ne s'agit pas d'une hallucination de Batya, au moment où elle a perdu conscience. Dans la vie, bien des choses ne sont pas résolues et restent en suspens : la petite fille en est la métaphore.

Comment avez-vous choisi les décors ?

SG : Nous voulions éviter le parti pris du réalisme et donner aux décors une dimension théâtrale. Nous avons choisi des lieux dépouillés pour focaliser l'attention du spectateur sur les personnages. Nous tenions à tourner notre film à Tel-Aviv, qui est la ville où nous vivons, tout en cherchant à en faire une réalité abstraite. C'est pour cela que nous avons évité les plans larges et les lieux précis qui auraient pu identifier le décor à Tel-Aviv et donc au conflit israélo-palestinien.

L'appartement de Batya en dit long sur elle.

EK : Oui, la détérioration de l'appartement reflète l'évolution psychologique de Batya. Son appartement ne cesse de se dégrader : les murs se mettent à suinter, l'eau ne coule plus au robinet, la fuite d'eau s'aggrave, etc.

Comment avez-vous choisi les principaux interprètes ?

EK : La plupart sont des visages inconnus du grand public, excepté Sarah Adler pour les plus cinéphiles. Certains sont des comédiens non professionnels. Zharira Charifai (Malka) et Noa Knoller (Keren) sont également metteurs en scène de théâtre et elles ont donc insufflé leur créativité tout au long du tournage. Quant au vendeur de glace, il s'agit de mon père ! C'est un rôle qui lui correspondait parfaitement car il a vraiment vendu des glaces sur la plage quand j'étais gamin…

SG : J'ai voulu choisir des comédiens dont le parcours se rapproche de celui de leur personnage, la plupart des acteurs avaient des points communs avec eux, ce qui a largement facilité l'identification des uns aux autres. Etant aussi comédienne, je laisse une importante marge de manœuvre aux acteurs pour qu'ils puissent exprimer librement leur créativité. Pour moi, un comédien est un vrai partenaire, et pas uniquement un simple vecteur censé exprimer mes idées.

La structure du film a-t-elle évolué entre le scénario et le résultat final ?

SG : Le film a subi pas mal de changements pendant le montage. Comme il y a trois intrigues différentes qui ne se déroulent pas de manière linéaire, nous nous sommes retrouvés avec des possibilités quasi infinies… Nous nous sommes aussi rendu compte au cours de la post-production que plusieurs dialogues qui nous semblaient essentiels au stade du scénario étaient superflus : le langage cinématographique et le jeu des comédiens se suffisant à eux même.

Que retiendrez-vous de cette expérience de réalisation ?

EK : L'écriture est un métier solitaire, le cinéma, qui ne peut se concevoir qu'en équipe, a été une expérience libératrice et très enrichissante. Je ne me suis pas seulement initié à la mise en scène, mais j'ai aussi appris une nouvelle manière de raconter des histoires. Grâce à nos collaborateurs, comme le directeur de la photo Antoine Héberté ou

le monteur François Gédigier, nous en avons énormément appris sur la technique du cinéma et pu développer notre propre langage cinématographique.

Qu'avez-vous ressenti en remportant la Caméra d'Or ?

EK : En plus du plaisir, le prix nous a rassurés parce qu'on s'est dit que ce film inclassable, allait avoir un meilleur avenir !

SG : Ce prix est un vrai cadeau et nous venons d'apprendre avec beaucoup de bonheur que Nanni Moretti, que nous admirons énormément tous les deux, a vu le film, l'a beaucoup aimé et le distribuera en Italie.

Couple et partenaires Etgar et Shira sont deux électrons libres de la scène artistique israélienne.

Etgar Keret

Né à Tel Aviv en 1967, Romancier, auteur de bandes dessinées et réalisateur, est en Israël, l'un des auteurs les plus populaires de sa génération, particulièrement auprès de la jeunesse qui se reconnaît dans ses récits drôles et décalés. Son œuvre est aujourd'hui traduite dans de nombreuses langues. Il a reçu le Prime Minister award for literature en 1998 et son livre « The Nimrod Flipout » a été choisi par le « L.A. times » et « the Boston Phoenix » comme l'un des meilleurs livres de 2007. Son moyen-métrage, « Skin Deep » (1996-40') lauréat de plusieurs prix dans des festivals internationaux, a reçu l'Oscar israélien en 1996. « La colo de Kneller » (roman), « Crise d'asthme » (nouvelles) et « Un homme sans tête » (nouvelles) sont publiés aux éditions Actes Sud A paraître « Pipeline » (Actes Sud).

Shira Geffen

Née en 1971, l'auteur et co-réalisateur du film Méduses fait aussi partie des auteurs et metteurs en scène les plus créatifs et actifs du moment. Elle est également connue pour ses livres pour enfants mais aussi pour ses mises en scène, en Israël et à l'étranger. A paraître « Les Méduses » Actes Sud septembre 2007.

Liste artistique

Sarah Adler (Batya) est franco-israélienne, découverte dans « Notre musique » de Jean-Luc Godard, elle a tourné également dans les films de Richard Dembo, Sofia Coppola et Raphael Najdari.

Nikol Leidman (La petite fille) est âgée de 5 ans et c'est son premier rôle au cinéma.

Gera Sandler (Michael) diplômé de l'école d'art dramatique Beit Zvi. Il a fait parti de la troupe du théâtre Gesher le plus prestigieux d'Israël, qui réuni acteurs israéliens et russes. Et a joué également ces huit dernières années dans le théâtre d'IDISH et aussi au cinéma.

Noa Knoller (Keren) à la fois metteur en scène, actrice et auteur, elle à joué dans de nombreuses pièces de théâtre dont actuellement « End of the Joke » de Noam Gil Habima au National Théâtre de Tel-Aviv.

Ma-nenita De Latorre (Joy), interprète le rôle de l'employée philippine venue à Tel-Aviv chercher du travail et c'est son premier rôle au cinéma.

Zaharira Harifai (Malka) grande actrice du théâtre israélien. Elle a reçu en 2001 le prix "The national Israeli theatre academic price" et a interprété des rôles inoubliables au cinéma.

Ilanit Ben Yaakov (Galia) actrice reconnue en Israël on a pu la voir récemment dans « Téhilim » de Raphaël Najdari et « Une jeunesse comme une autre » de Dalia Hager.

Liste technique

RÉALISATION	ETGAR KERET & SHIRA GEFFEN
SCÉNARIO	SHIRA GEFFEN
IMAGE	ANTOINE HEBERLE AFC
MONTAGE	SASHA FRANKLIN & FRANÇOIS GÉDIGIER
MUSIQUE ORIGINALE	CHRISTOPHER BOWEN & GRÉGOIRE HETZEL

LA CHANSON LA VIE EN ROSE EST INTERPRÉTÉE PAR CORINNE ALLAL

SON	GIL TOREN, OLIVIER DÔ HUU & AVIV ALDEMA
DÉCORS	AVI FAHIMA
COSTUMES	LI ALEMBIK
CASTING	ESTER KLING
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR	PAOLO TROTTA

COPRODUCTION DÉLÉGUÉE	LES FILMS DU POISSON YAËL FOGIEL, LAETITIA GONZALEZ (FRANCE) LAMA PRODUCTIONS LTD AMIR HAREL, AYELET KAIT (ISRAËL)
-----------------------	--

AVEC LE SOUTIEN DU	ISRAELI FILM FUND
EN COPRODUCTION AVEC	ARTE FRANCE CINEMA
ET AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL + TPS STAR KESHET HOT

AVEC LE SOUTIEN DE L'ASSOCIATION FRANCAISE DES CINÉMAS D'ART ET D'ESSAI

ISRAEL / FRANCE - 2007 - 78 mn - 35 mm - Couleur - 1.85 - Dolby SR/SRD

Les Films du Poisson Découvreurs de nouveaux talents, Les Films du poisson ont produit des premiers films tels que « Voyages » d'Emmanuel Finkiel (César du meilleur premier film et César du meilleur montage) et « Depuis qu'Otar est parti... » de Julie Bertuccelli (César du meilleur premier film et Grand prix de la semaine de la critique à Cannes). Actuellement en post-production le prochain long métrage d'Emmanuel Finkiel, la production des nouveaux films de Julie Bertuccelli et de Mathieu Amalric ainsi que le premier film, « Les Zones turquoises » de Jean Christophe Klotz.

Lama Films Amir Harel, producteur israélien a produit notamment « Tu marcheras sur l'eau » d'Eytan Fox (film d'ouverture Berlin 2004), « Paradise Now » d'Hany Abu-Assad (récompensé par un Golden Globe et nominé aux Oscars), « Le voyage de James à Jérusalem » de Ra'an'an Alexandrowicz (prix Fipresci Cannes 2003), « Yossi & Jagger » (Berlin 2003, meilleur film aux israeli Academy awards).

